

XXVIII^E
ASSISES
DE LA
TRADUCTION
LITTÉRAIRE

TRADUCTIONS
EXTRA-ORDINAIRES

LE WARDEWESÂN SANS PEINE

Arlés, samedi 12 novembre, potron-minet. On réprime un bâillement, on se maudit d'avoir peut-être abusé un tantinet de la chère et de la bouteille la veille au soir et on se hâte vers le Café des Deux Suds pour les Croissants littéraires. Cette fois, on arrive un peu à l'avance, ce qui nous vaut une place assise en face des orateurs, et même un café et un pain au chocolat. Les plaisirs bilingues se succèdent. Arrive un inconnu aux boucles châtain à la fois domptées et rebelles.

Il entame la lecture d'une voix martiale, et voici que retentissent les accents rudes et chantants d'une doxa ancienne qu'on viendrait de mettre au jour pour le plus grand bonheur des exégètes et des philosophes de tous poils.

Altum ar wama ō meba qār kēr karamagon jar zam ō argan ar werga ab amar methōn ar kenenta. Ewe ar kemant ō zaman aga aenen karamagon. Martazaōth altum ar yānenta kyn karamagon ewwōr altum ar werga nenōn ō wenawan kemant arke winaōth waewaren z s newōn nenō¹.

Aussitôt, Patrick Quillier, la mine réjouie et l'œil vif, nous en lit la traduction.

Aucun éloge ne convient certes à la mort, puisque son existence fait d'elle le pire ennemi des hommes. Pourtant, l'hommage est un genre qui diffère de l'éloge. On compose des éloges pour ses amis seulement, tandis qu'à son ennemi on a la permission de rendre un hommage, dans la mesure où on lui reconnaît quelque supériorité sur nous.

¹ Toutes les citations sont tirées des dits du sage Burgō Kundis dans *Kemant altum ar wama* (« Hommage à la Mort », 125).

On comprend que Frédéric Werst, cet irrégulier du langage, a créé une langue, le wardwesân, et qu'il s'est attelé à l'écriture de la littérature et de l'histoire des Wards. Il a consigné ses premiers travaux, accompagnés de leur traduction française, d'un lexique de 2000 mots et d'un abrégé de grammaire, dans un ouvrage intitulé sobrement *Ward 1^{er}-11^e siècle* (Seuil, 2011). Subjuguée, j'accroche l'homme au sortir des Deux Suds et j'obtiens une interview pour la fin de l'après-midi, à l'issue de son atelier de traduction de wardwesân.

Quelques heures plus tard...

« Imaginez que vous créez une langue ! », me dit Frédéric Werst en descendant l'escalier de l'espace Van Gogh. Il avait treize ans quand il a découvert cette injonction dans la préface de sa grammaire latine. En l'espace de deux heures, il avait écrit les premiers rudiments d'un lointain ancêtre du wardwesân.

Oui, mais encore ? Comment en est-il venu à créer une vraie langue ? Et s'il ne la parle avec personne, n'est-ce pas seulement un idiolecte ?

« Les idiolectes, je n'y crois pas. Chacun, dit-il alors que nous prenons place à une petite table en terrasse, chacun parle un dialecte de sa propre langue. Dès que j'ai commencé à me servir du wardwesân, l'idiome s'est enrichi, modifié. Et l'enjeu est devenu le développement d'un véritable objet littéraire : impossible de créer une langue sans créer une littérature dans cette langue. »

Concrètement, comment cette langue est-elle construite ? L'homme a-t-il des rudiments d'indo-européen ? Connaît-il l'arabe, l'allemand ?

« J'ai toujours eu un intérêt pour les langues, pour la diversité linguistique. J'ai toujours aimé lire des textes latins, grecs et arabes en version juxtaposée. Ma grand-mère parlait allemand. Et j'ai étudié l'arabe pendant sept ans, d'abord à l'Institut du monde arabe, puis en cours particuliers. Je me suis un peu intéressé à l'indo-européen il y a une vingtaine d'années. J'aime jouer avec ces idées : la flexion, la contrainte, l'exception... Le wardwesân est une langue vivante. »

Franchement, soit dit entre nous, écrit-il vraiment en wardwesân ? Et ne se traduit-il vraiment qu'après ?

« Bien sûr ! En général, je laisse s'écouler un peu de temps, cela ouvre des possibilités. Après, je redécouvre le texte, comme s'il avait

été écrit par quelqu'un d'autre. Il était important pour moi de présenter le texte wardwesân et sa traduction française en juxta, avec ses défauts, ses choix... »

Quand Frédéric Werst m'explique qu'on écrit toujours depuis un exil, depuis une solitude, mais surtout depuis un deuil, je ne peux m'empêcher de me rappeler cet aphorisme ward qu'il nous a lu au début de la matinée :

Thōn ar wama qār ō bora kēr zenan ar kenenta. Wōrkhan ō nenōn barazaōth zan ab wama agōn ar jazhenta wōr wana jant ab zaen barazaōn. Perazanma zerum ar wama ja nenō ab zenenta watan.

Sans la mort, les hommes ne seraient certes pas capables de penser. Si comme les animaux nous ignorions l'idée de la mort, nous ignorerions aussi toutes les autres idées. Il est juste de dire que la mort fait de nous des êtres pensants.

« On écrit à partir d'une inquiétude pour sa propre finitude, mais on n'est pas dupe. On ne prend pas une assurance d'immortalité. On relativise très vite, en prenant conscience qu'il y a encore plus grave que la disparition de sa petite personne : celle de la littérature. Il ne faut donc pas seulement voir la création du wardwesân comme un jeu, mais aussi comme le résultat d'une préoccupation sincère pour les langues, pour la littérature, pour les cultures, pour l'humanité. »

Oui, la mort le fait penser, et écrire. La solitude aussi :

Paraōth zaman ab zenan thōn zharn. Zam nāz kent ō argan kyn.

Il faut un genre de pensée qui ne s'attende à rien. Cela ne peut exister que dans la solitude.

Nous sommes repartis chacun vers notre solitude, la sienne avait sans doute des accents wards, avant de nous retrouver au dîner, par un de ces hasards qui pimentent les Assises. Nous avons encore ceci à nous dire : son premier livre ne traite que de la littérature des Wards jusqu'au deuxième siècle de leur calendrier. La suite est en préparation. Et la fréquentation des traducteurs a donné à Frédéric Werst l'idée de publier dans les prochains tomes plusieurs traductions d'un même texte wardwesân. On imagine déjà les querelles entre sourciers et ciblistes. Et on s'en réjouit.

Emmanuèle Sandron